



Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

11 | 2007

La transmission

Bonnes et mauvaises élèves. Remarques sur la transmission du savoir magique de Merlin

Julien Abed



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/604>

DOI : 10.4000/questes.604

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2007

Pagination : 49-55

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Julien Abed, « Bonnes et mauvaises élèves. Remarques sur la transmission du savoir magique de Merlin », *Questes* [En ligne], 11 | 2007, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questes/604> ; DOI : 10.4000/questes.604

Bonnes et mauvaises élèves

remarques sur la transmission du savoir magique de Merlin

Julien ABED

Dans une scène de la dernière partie du *Lancelot*, trois dames font une courte apparition : « *une bele dame qui estoit reine de la terre de Sorestan* », « *Morgue la fee* » et « *Sedile la roine* ». Toutes trois s'extasient devant le corps de Lancelot endormi au pied d'un arbre et s'émerveillent de sa beauté, au point de le prendre pour une « *chose faée* »¹. Dès lors, elles ne songent plus qu'à s'affronter pour savoir laquelle sera digne de le posséder. Le narrateur souligne que ces trois personnages sont « *les .III. fames ou monde qui plus savoient d'enchantement et de charaies sanz la Dame del Lac.* »²

Je prendrai cette scène comme point de départ de mon interrogation : dans cette scène où brûle le désir de trois femmes devant le beau corps dormant d'un « *tousel* », un narrateur prend soin de rappeler que ces magiciennes sont expertes en enchantements, et utilise un vocabulaire évoquant un savoir d'origine trouble et suspecte. Les deux termes « *charai* » (de *caragii*) et « *enchantement* » (de *incantationes*) sont repris, si l'on en croit Robert-Léon Wagner³, aux théologiens qui désignent à la même époque l'activité du *maleficus*.

¹ *Lancelot, roman en prose du XIII^e siècle*, éd. Alexandre MICHA, Genève, Droz (TLF), 1978-1983, tome IV (*D'une aventure d'Agravain jusqu'à la fin de la quête de Lancelot par Gauvain et ses compagnons*), § LXXVIII, p. 173-178.

² Ibid., p. 173.

³ Pour l'histoire des termes qui désignent l'homme ou la femme adonné aux sciences occultes, voir Robert-Léon WAGNER, « *Sorcier* » et « *magicien* ». *Contribution à l'histoire du vocabulaire de la magie*, Paris, Droz, 1939 ; l'analyse à laquelle je fais allusion se trouve p. 130.

Qui a transmis ce savoir magique ? Pourquoi cohabite-t-il avec une lubricité latente ? Que signifie l'implicite dissociation entre trois dames lubriques et une magicienne un peu à part, la dame du Lac ?

Les fictions arthuriennes placent, on le sait, un personnage en amont de tout savoir magique : c'est Merlin, fils de Dieu et du diable, qui connaît le passé et l'avenir, qui manifeste à maintes reprises son don prophétique et participe aussi d'un savoir plus large et plus vague, la magie. Trois romans, la *Suite du roman de Merlin*, le *Livre d'Artus* et les *Prophecies de Merlin* insistent largement sur la transmission de cet art magique de Merlin à des jeunes filles désireuses d'apprendre la magie, au premier rang desquelles se placent Morgue, Sebile et la dame du Lac.

Ce qui est intéressant dans cette transmission, c'est qu'elle passe par la *lecherie* héritée du père diabolique de Merlin⁴ : ce terme croise d'emblée le sème de la tromperie et de la perfidie et celui de la sensualité et de la luxure. Le magicien-prophète est poussé à séduire toutes les demoiselles qui passent à sa portée. Dans de nombreuses et célèbres scènes, l'art magique sert de salaire en nature : il est le moteur des entreprises de séduction, qui récompensent l'élève par la délivrance d'un savoir et le maître par le goût de la chair. On assiste ainsi à l'élaboration d'une séquence topique des romans relatant la vie de Merlin et les débuts du règne d'Arthur. La transmission du savoir magique devient centrale dans les pages romanesques où sont absents l'éclat des exploits chevaleresques et les sombres grandeurs de la fin du règne d'Arthur. Ces scènes font foisonner les prestiges de la magie, car le Graal est reculé comme simple horizon d'attente ; elles constituent narrativement une forme d'extension littéraire de la vie de Merlin qui, après avoir œuvré en vue de la fondation du royaume, traverse (selon les termes d'Anne Berthelot) « un monde saturé de

⁴ « Le fragment en vers du Merlin », v. 307, dans Alexandre MICHA, *Merlin de Robert de Boron, roman en prose du XIII^e siècle*, Genève, Droz, 1979 (TLF 281), p. 11.

demoiselles désireuses d'apprendre la magie, qui viennent d'elles-mêmes s'offrir au magicien afin d'acquérir les arts dans lesquels il est passé maître. »⁵

La transmission du savoir magique repose fondamentalement sur un mécanisme du désir, et il ne nous est jamais donné à lire une véritable leçon d'art magique, comme on peut lire une leçon de chevalerie. Dans la mesure où ce savoir, par son origine diabolique, est intimement lié la lubricité, on peut postuler que la transmission de la magie passe paradoxalement par la chair plus que par la parole, et reduplique la transmission initiale, celle du diable à Merlin, qui elle aussi s'était faite biologiquement.

La figure de Morgue est bien connue ; Fanni Bogdanow, dans un article magistral, en a retracé l'itinéraire en s'appuyant sur les romans les plus importants qui marquent une lente et sûre dégradation. Je ne peux reprendre qu'à larges traits ses principales conclusions⁶.

L'origine du savoir magique de Morgue reste soumise à la variance des textes médiévaux. Le *Merlin* de Robert de Boron indique que la jeune Morgue mérite le nom de « fée » car elle maîtrise les sept arts⁷, mais cette origine rationnelle du savoir morganien est très tôt corrompue par le *Lancelot*, qui évoque plutôt le complément magique venu de Merlin. Le continuateur du *Merlin* indique qu'elle a, comme Nivienne, appris « la science d'ingromanchie »⁸ de Merlin. Le *Livre d'Artus* reste conforme à cette vision :

⁵ Voir Anne BERTHELOT, « De Niniane à la Dame du Lac, l'avènement d'une magicienne », dans *L'Hostellerie de pensée. Études sur l'art littéraire au Moyen Âge offertes à Daniel Poirion*, Paris, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, 1995, p. 51-57.

⁶ Fanni BOGDANOW, « Morgan's role in the thirteenth century French prose romances of the Arthurian Cycle », *Medium Aevum*, t. 38 (1969), p. 123-133.

⁷ « (...) fist li rois apprendre letres en une maison de religion et celle aprist tant et si bien qu'elle aprist des arz et si sot merveille d'un art que l'en apele astronomie et molt en ouvra toz jorz et sot molt de fisque, et par celle mastrie de clergie qu'ele avoit fu apelee Morgain la faee. », dans Alexandre MICHA (éd), *Merlin, op. cit.*, p. 245.

⁸ *La Suite du roman de Merlin*, éd. Gilles ROUSSINEAU, Genève, Droz, 2006 (1^{ère} éd. en 2 tomes, 1996), p. 120.

après l'épisode de la Laide Semblance, Morgue, fort admirée, est capable de délivrer son savoir, comme Merlin l'avait fait pour elle : « *maintes autres damoiseles de maintes contrees la uindrent ueoir et seruir por son grant sens. et qui puis apristrent environ luj maintes granz merueilles que Merlins li auoit apprises.* »⁹ La transmission semble se faire naturellement par la voie de l'enseignement.

Cependant, des transformations parallèles surviennent. Les textes sur ce plan sont particulièrement clairs, et le noircissement progressif du personnage est bien visible dans la *Suite Post-Vulgate* et les *Propheies de Merlin*¹⁰. Le premier roman explique notamment que Morgue « *sans faille (...) fu bele damoisele jusques a celui terme que elle commencha a apprendre des enchantemens et des charroies* » (on reconnaît les deux termes en colocation utilisés dans la scène du *Lancelot*) ; dès qu'elle a été « *aspiree et de luxure et de dyable* », elle a perdu sa beauté¹¹. La laideur, signe de la *lecherie* héritée de Merlin, est le juste corollaire de l'*impia curiositas*.

Le roman des *Propheies de Merlin* semble encore plus cruel et insiste sur le fait qu'elle est « *auques d'aage* ». Lors d'une dispute avec Sebile l'enchanteresse, au cours de laquelle les deux magiciennes se battent « comme des chiffonnières »¹², elle s'exclame même : « *Ha ! dame, fet Morgain, hounie m'avez, que je cuidoie que je fusse de petit aage, et il ont veue ma char et mes mameles pendeillanz, et la pel de mon ventre contreval a terre, dont la parole*

⁹ *Le Livre d'Artus*, dans *The Vulgate Version of the Arthurian Romances*, éd. H. O. SOMMER, Washington, 1908-1913, t. VII, p. 164.

¹⁰ Fanni BOGDANOW, *art. cit.* Il faudrait mettre en relation l'évolution de ces personnages d'enchanteresses avec celle de la notion de magie. Voir la récente synthèse de Jean-Patrice BOUDET, *Entre science et nigromance. Astrologie, divination et magie dans l'Occident médiéval (XII^e-XV^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006.

¹¹ *La Suite du roman de Merlin*, *op. cit.*, p. 19-20.

¹² Francine MORA, « La Sibylle séductrice dans les romans en prose du XIII^e siècle : une Sibylle parodique ? », *La Sibylle, parole et représentation*, Presses universitaires de Rennes, 2004 (coll. Interférences), p. 197-209, ici p. 204.

*sera contee en meinz leus ! »*¹³ Vieillesse, lubricité et magie semblent indissociables et révèlent la double nature lubrique et savante de Morgue.

Une demoiselle, qui offre à Alixandres l'Orphelin de le libérer de Belle garde en échange de son amour, explique ainsi la mauvaise réputation de Morgue dans les romans arthuriens :

*« Si voel que vous sachies que ele ne vous retient pour autre cosse fors seulement pour sooler sa luxure. – Taissies, damoisiele, fait Alixandres, car ele est de si grant eage que ele ne bee mais a tel cosse. – En non Diu, fait la damoisiele, mal le connessies ore, car ie voel que vous sachies que tous ses travaus ne tous ses espoirs n'est se pour sa luxure non saouler. »*¹⁴

La transmission de l'art des enchantements a donné les traits de la *lecherie* à la femme savante. Reposant sur une émulation magique autant que sur une convoitise purement sexuelle, l'objectif de Morgue était semble-t-il de devenir une rivale de Merlin. Or, le mécanisme du désir à la base de l'enseignement magique n'a fait que révéler une nature avant tout tournée vers le désir de la chair. Avec Morgue, les prestiges de la magie sont profondément liés à l'amour frustré, qui se manifeste à l'occasion des épisodes du Val sans retour ou de la deuxième captivité de Lancelot¹⁵.

La figure de Sedile/Sebile l'enchanteresse est un autre personnage de fée séductrice qui apparaît à deux reprises, dans le *Lancelot* et dans les *Propheies*, toujours en compagnie d'autres magiciennes. Comme Morgue, elle est l'élève de Merlin. Comme elle, elle est lentement soumise à une dégradation, voire une remise en cause de l'efficacité de ses pouvoirs magiques.

¹³ Add 25434 f° 175bc, dans *Les Propheies de Merlin*, (Cod. Bodmer 116), éd. Anne BERTHELOT, Cologny/Genève, Fondation Bodmer, 1992 (Bibliotheca Bodmeriana. Textes VI).

¹⁴ *Ibid.*, p. 200.

¹⁵ Voir sur ce point Laurence HARF-LANCNER, *Morgane et Mélusine, la naissance des fées*, Paris, Champion, 1984, surtout p. 272-288 (« Les amours de la fée Morgue »).

Dans la scène du *Lancelot*, Sedile et ses deux compagnes maintiennent le chevalier endormi grâce à un enchantement. Mais à son réveil, Lancelot refuse de choisir entre ces trois jeunes femmes et, tout en les traitant de « *vieilles* », il les assimile par deux fois à des diables. On notera l'ambiguïté de ces trois jeunes dames qui se révèlent être trois vieilles sorcières, dans ce qui ressemble bien à un jugement de Pâris inversé.

Dans les *Propheies de Merlin*, un autre épisode fait se rencontrer au sommet quatre enchanteresses à la fois redoutables et ridicules : Morghe, Sebile l'enchanteresse, la reine de Norgales et la Dame d'Avalon. Merlin a juré à chacune d'elles de lui apprendre tout ce qu'il savait sans jamais tenir complètement son serment. Ce « quatuor de magiciennes »¹⁶, au complet, entretient des rapports avec Bréhus sans Pitié, un chevalier félon ennemi d'Arthur, et se place donc délibérément dans le camp opposé à celui de Merlin. De la transmission du savoir magique ne subsiste que le côté le plus néfaste et maléfique.

Les magiciennes frustrées savent apparemment manifester un grand savoir, quoique Sebile constitue, par rapport à Morgue, une fée de seconde main¹⁷. Elles aiment s'affronter dans des tournois de magie. Cependant, ce savoir (ou ce savoir-faire) est souvent mis à mal. L'épisode de Bielengier li Biaus, qui cherche par tous les moyens à retrouver son enfant enlevé par Fleur de Lis¹⁸, manifeste très bien l'ambiguïté de connaissances magiques avant tout liées à une rivalité érotique, prouvant une fois de plus les attaches avec l'origine diabolique de Merlin. Morgue et Sebile, qui se bousculent pour satisfaire la quête de Bielengier autant que pour satisfaire leurs propres désirs, semblent diabolisées et rendues à une lubricité quasi animale. Parallèlement, leur savoir magique est

¹⁶ Francine MORA, « La Sibylle séductrice... », art. cit.

¹⁷ Une remarque du narrateur semble suggérer qu'elle est elle-même élève de Morgue : « *Sebile doutoit et cremoit toutes foies Morghane comme sa dame.* »

¹⁸ Voir *Les Propheies de Merlin*, op. cit., p. 200 sqq, et l'analyse d'Anne Berthelot dans « De Niniane à la Dame du Lac... », art. cit.

remis en cause par son inefficacité. Une même dégradation fait donc choir les deux magiciennes de la dignité du savoir magique au ridicule de la compétition érotique.

L'art des « *charaies* » et des « *enchantelements* » s'est transmis au moment de l'engendrement de Merlin par un démon. Toute autre transmission de ce savoir inquiétant passe par le sexe mais s'avère beaucoup plus déceptive. Alors que le lien filial fait souvent problème dans les œuvres narratives médiévales, la transmission du savoir magique met paradoxalement au centre la notion d'hérédité.